

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1921

Discours prononcé par M. Max PONCHONT, Professeur de Seconde

Mes chers Amis,

Depuis le jour où j'ai su que m'était confiée la tâche – agréable, mais délicate – de parler aujourd'hui devant vous, j'ai flâné à travers bien des sujets que les circonstances me paraissaient appeler ou que la tradition impose. Mais je gardais une inquiétude. Les élèves de maintenant, hantés par les récits héroïques ou dressés par les difficultés de la vie, sont plus avertis. Et tout n'est-il pas dit, depuis qu'il y a des professeurs et qui font des discours de distribution des prix ? La matière, il est vrai, a été brassée à nouveau par la tourmente, et il se produit périodiquement des secousses qui empêchent de l'oublier. Mais déjà est venue, mûrie en cette vigoureuse saison, toute une moisson éloquente, après quoi il semble qu'il n'ait plus qu'à glaner. Les voix autorisées nous ont expliqué le sens de la vie et le sens de la mort ; la signification des Grandes Heures a été déroulée à vos imaginations avec tous les prestiges d'un art de sorcier. On vous a dit, et très bien dit, que vous étiez les élèves de la guerre, que vous aviez à gagner la paix, et quels devoirs découlaient pour vous de l'état présent des sociétés. Ecrivains et orateurs ont mis tout leur esprit, tout leur cœur et tout leur art à éclairer votre conduite et à multiplier vos sens.

L'aveu de mon embarras ne vous étonnera donc pas. Et j'ai fini par prendre le parti d'écarter tous les sujets ... et tous mes soucis. C'est que mes méditations m'avaient ramené à un fait : ancien élève du Lycée Buffon, j'y revenais enseigner en 1920. Eh ! qu'avais-je besoin de chercher un sujet ? L'ancien élève de Buffon n'a qu'à remonter le cours de ses souvenirs, et le professeur actuel n'a qu'à regarder son époque ! Permettez donc à votre maître de vous parler un peu de ce que sans doute il sait le mieux, de lui-même : ce sera, je pense, la meilleure façon de vous parler de vous, mes chers amis ; Et, si nous sommes ramenés au lieu commun, ce ne sera apparemment point notre faute, ou plutôt ce sera encore tant mieux.

Croyez-vous que j'aie pu cette année revenir au Lycée Buffon sans être assailli sans cesse par les images du temps où j'y fus élève ? C'est peut-être mon plus cher souvenir que ces sept années écoulées dans la demeure lumineuse et gaie en sa fraîcheur verte. Le Lycée Vert, comme on aimait l'appeler, était encore une toute jeune maison que troublaient moins qu'aujourd'hui les bruits du dehors. Les progrès rapides de la civilisation n'y bousculaient nos cerveaux par leurs bruyantes démonstrations. De loin il nous souriait, fier des ses tourelles et de ses larges baies. J'ai connu depuis bien d'autres lycées, et j'en revois certains, cachés au cœur de nos villes de province. Il faut arriver juste devant eux pour les apercevoir ; leurs bâtiments gris et austères vous cachent le ciel ; tout y porte le poids des années et la poussière du temps. Aussi de me retrouver au Lycée Vert m'a produit l'effet d'une bouffée d'air frais.

Un peu de mélancolie se mêlait toutefois à mon émotion. D'abord ces sept belles années, dont il me rapprochait, n'en étaient tout de même que plus loin de moi. Oui, bien loin, ce temps « où j'étais écolier », comme disait notre Villon :

« Allé s'en est, et je demeure ! »

Et puis, parmi tous ceux qui avaient été mes professeurs ou mes camarades, combien n'étaient plus là, que le temps ou la guerre avaient emportés, soit arrivés au terme d'une noble carrière, soit fauchés au glorieux champ de sacrifice ! Les pierres mêmes du Lycée portaient les traces de l'épreuve ; il avait l'air, lui aussi, un peu blessé, un peu fatigué par la guerre, un aspect de convalescence qui appelait les soins de son administration attentive, mais qui disait le labeur soutenu pour abriter, pour atténuer les souffrances des êtres.

Les classes, elles, n'avaient pas beaucoup changé. L'estrade portait bien quelques fentes, mais c'était la même. Le tableau noir avait un peu pâli, mais j'y lisais encore les mots d'autrefois. Et les salles m'ont paru vibrantes encore de la personnalité de ceux-là qui ont travaillé à former la mienne. Comment l'élève que je fus à Buffon ne se serait-il pas senti revivre dans le professeur d'aujourd'hui ? Et bien souvent, dans les diverses classes que j'ai guidées, les leçons du maître d'alors sont celles qui ont fait le point de départ des leçons du maître que je suis devenu. Ainsi chaque pas en avant dans la nouvelle phase de mon existence, en m'affirmant la continuité de ma carrière et l'unité de ma destinée, m'apportait un stimulant de ma piété intellectuelle.

Aujourd'hui, parmi toutes les images de ce passé qui se pressent devant mes yeux, je m'arrête, un peu amusé, ému plus encore, sur celles qui me représentent le temps où je participais aux distributions des prix. En ce temps-là, je ne songeais guère au moment où je devrais paraître à mon tour, comme orateur désigné, sur une belle estrade toute drapée d'andrinople, et donner solennellement des conseils à des lycéens. Je laissais distraire mes yeux par la soie orange ou amarante des épitoges aux bordures d'hermine, par les feuilles d'or du général ou l'habit noir de l'homme d'Etat. Mes regards aimaient aussi se poser sur les tranches étincelantes des gros volumes ou sur le papier vert des couronnes luisantes, quand ils ne s'égarèrent pas sur les assistants. Mais en même temps je mettais mon plaisir à écouter – le plus possible – les deux discours traditionnels.

Or, j'avais pour mes maîtres un attachement naïf. Près d'eux j'éprouvais avec force ce sentiment que l'enseignement est une « amitié ». Je l'ai gardé, et je crois toujours que l'enseignement doit être une amitié, parfois un peu rude, mais constante. Les littéraires et les historiens surtout forçaient mes sympathies. Je les sentais plus près de moi. Un lien spécial m'unissait à eux, celui de la vocation. De très bonne heure, l'instinct avait parlé en moi, et malgré mon goût très vif pour certaines sciences, malgré quelques velléités scientifiques ou plutôt pseudo-scientifiques, ma résolution me portait vers les lettres. Aussi, mon sentiment à l'égard de mes professeurs se compliquait, de tous les retours que je faisais sur moi-même : je mesurais le chemin qui séparait le pupitre du disciple de la chaire magistrale, et cet intervalle me paraissait bien grand et bien difficile à franchir.

Ces dispositions diminuaient en moi l'indifférence, assez naturelle aux enfants, à écouter les discours pédagogiques ou moraux, outre que j'étais sensible au talent, et que, à travers les attitudes et sous les paroles, je recherchais et retrouvais l'homme. Les sujets traités ? C'étaient

les grands thèmes de la morale, de la culture ou de la vie françaises ; de temps en temps, un évènement qui intéressait la nation apportait un sujet nouveau, comme la mort de Pasteur en 1895 ou l'Exposition de 1900. Graves ou souriants, ces hommes de bonne volonté prolongeaient ainsi, par des raccourcis brillants ou par de fortes synthèses, le travail fécond de la classe ; et peu à peu me devenait sensible le lien qui rattachait leurs paroles aux enseignements qui se dégageaient des humanités classiques ; des choses très anciennes m'apparaissaient plus jeunes que jamais, et je croyais encore entendre l'écho des grandes voix d'autrefois, celles d'un Corneille ou d'un Victor Hugo, d'un Virgile ou d'un Cicéron.

Je me suis étonné plus tard de voir si souvent répéter que le lycée donnait l'instruction, mais se désintéressait de l'éducation. Comme si l'éducation se débitait en axiomes de morale pratique ! Rassurez-vous, ô mes maîtres ! Ni vos discours n'ont été vains, ni vos leçons n'étaient stériles. Vos disciples furent bien guidés dans les voies du civisme. D'avoir pratiqué les grandes âmes du passé n'a pas offusqué en eux le devoir présent. J'en atteste tant de mes camarades, j'an atteste beaucoup de mes premiers élèves, j'en atteste ces plaques de marbre blanc qui, dès l'entrée du Lycée Buffon, présentent leurs lettres d'or et vous rappellent, jeunes élèves, la mémoire de vos aînés. Je ne crois pas trop dire en assurant que la culture classique avait aiguisé en eux la pointe du scrupule.

Vers la fin de 1914, sur les bords de l'Aisne, un jour de relève où nous pouvions causer, mon capitaine me demandait, avec une bonhomie souriante, si je rassemblais des souvenirs pour mes futures classes. Un lieutenant – qui était avocat dans la vie civile – me dit malicieusement que j'allais avoir à ma disposition tout un arsenal d'images nouvelles. Propos légers ! mais la gravité était dans les cœurs. Pour moi, je ne songeais plus guère, à cette époque-là, à mes classes futures. Je me retournais plutôt vers le passé et, en même temps, j'observais nos hommes ; et je remarquais que ceux qui provenaient de l'enseignement secondaire étaient, je ne dis pas plus braves que les autres, mais d'une bravoure plus réfléchie et d'une endurance plus ouverte ; il était visible que leur conscience percevait plus de voix ; elle logeait comme un poste de commandement toujours attentif, toujours exigeant, plus sévère dans les défaillances. A quelles sources avait donc été trempée leur armature ? Je viens, mes chers amis, de vous le laisser entendre. Ils ont prêté l'oreille aux grandes voix du passé. Les leçons de leurs professeurs ont fait fructifier, même chez ceux qui, en classe, paraissaient passifs, la moisson des sentiments élevés. Ils ont compris et ils ont agi dans le sens que ce passé traçait au présent. Dans la chaîne de la tradition française, ils ont forgé un anneau de plus. Et ils vous l'ont transmise, pour que vous la souteniez d'une main ferme.

Voilà pourquoi, mes chers amis, ce que mes maîtres nous disaient, ce n'est pas une tradition livresque, c'est une conviction forte qui me pousse à vous le redire aujourd'hui. A votre tour de chercher à saisir l'âme française, l'âme de « douce France », à travers les hauts faits de son histoire et les chefs-d'œuvre de ses artistes. A votre tour d'entretenir pieusement le culte de nos grands écrivains ; ils ont vos guides sur la route du beau, du bien et du vrai. Ah ! ce n'est pas dans nos programmes que vous trouverez une déclaration comme celle que je vais vous lire : « Nous enseignons ce qui peut nous être utile, que ce soit le vrai ou le faux, peu nous importe ; nous voulons que l'Allemand croie ce qu'il nous semble nécessaire qu'il croie pour atteindre le but que nous poursuivons. » Cette parole étrange vous fait-elle sourire ou frissonner ? Elle choque en vous ce besoin de clarté qui est à l'esprit français ce que la propreté est au corps. Elle froisse en vous ce besoin de probité qui est le rayon de l'âme

française. Retenez-la, c'est la parole officielle de l'homme qui organisa l'enseignement prussien, du politicien pédagogue Haugwitz. La préoccupation exclusive de « l'utile » ? Vous en connaissez maintenant les effets. Les fins égoïstes et matérielles n'épuisent tout de même pas l'activité d'un homme ; et elles risquent de le jeter hors des voies de la conscience. Elles faussent l'esprit d'un peuple comme elles dépravent le cœur d'un individu. Quant au « but » poursuivi, vous l'avez vu dévoilé au grand jour et, s'il n'a pas été atteint, c'est qu'il n'est pas toujours donné à la force de primer le droit. La force non soutenue du droit n'est pas une idée française. Quand la France parle le langage de la force, c'est qu'il y a dans le monde une œuvre de justice à défendre ou à réaliser. Dans la lutte du droit contre la force brutale, de la liberté contre le despotisme, c'est votre pays, chers élèves, qui a dirigé le chœur des guerriers, votre pays fidèle à ses enseignements, à ses traditions, à son Idéal, votre pays debout à l'appel de ses morts.

Voilà, mes chers amis, à quoi vos aînés ont cru, ce qu'on leur a dit, ce qu'ils ont mis en pratique. Restez donc fiers de votre culture classique : celle-là au moins ne brouille pas dans vos cerveaux les notions du vrai et du faux, elle laisse intacte en vous l'indépendance d'esprit qui est si française, et elle n'introduit rien de malsain dans vos bons et braves cœurs d'enfants. Restez fiers aussi de votre Lycée : il est, comme disait Michelet, « une cité meilleure avant la cité » ; il abrite votre travail, vos jeux, vos rêves ; il fait éclore vos premiers projets ; il forge l'armature que vous aurez à éprouver dans les luttes de la vie et dans les chocs futurs. Je vous ai fait sentir, je crois, tout ce qu'a d'émouvant le retour dans cette demeure où l'âme s'est formée, où l'intelligence s'est ouverte et la sensibilité éveillée. Je n'ai pas voulu dire que vous deviez viser à y revenir un jour pour prendre la succession d'un de vos anciens maîtres ou pour siéger à côté d'eux : allez où votre vocation vous appelle. Mais allez-y avec assez de ferveur pour qu'un jour votre Lycée aime à vous revendiquer comme siens. Alors, quand vous passerez devant lui, vous pourrez le saluer en disant : « Cher Lycée, merci, tu nous a donné la conscience de nous-mêmes et nous as rendus plus forts et meilleurs. »

Max PONCHONT

(1881-1946)

Professeur à Buffon (de 1920-1921 à 1926-1927)